L'exigence du trois (deuxième partie)

La construction du trois borroméen

Je dois définir une structure (La Structure) comme comportant :

- des réseaux dit-mensionnels unifiés, parfaitement connexes (chacun en lui-même),
- des ruptures radicales entre ces réseaux,
- une structure d'ensemble (un autre type de connexité) qui permette l'optimisme du retour (qui concernera le refoulé aussi bien que le forclos).

On peut définir la structure de deux façons différentes, tout comme on peut envisager la construction d'une maison de deux façons : par l'addition successive de briques et autres matériaux qui seront assemblés pour donner finalement la maison (définition par le bas) ou par l'idée de maison en fonction de laquelle un matériau trouvera sa consistance (définition par le haut).

Chacun des trois réseaux est connexe en lui-même et ils sont bien séparés ; ils sont pourtant profondément unis dans leur trinité. On peut représenter chacun des réseaux par un point. Les trois points sont connectés par un rond qui les entoure. Que veut dire ce rond ?

A. S'agit-il d'une opération seconde ? On définit alors la structure par le bas. On a d'abord les points et on les unit ensuite. On dit alors qu'il faut une quatrième connexion, qu'on peut encore réduire à un quatrième point extérieur aux trois autres, qui a pour fonction d'unir les trois premiers. C'est ce quatrième point seulement (« borroméen ») qui est générique, qui génère la structure (ce point est extérieur aux trois autres et il n'existe que parce qu'il y a déjà les trois autres points à réunir). Ainsi on parle couramment de trois entités qu'on noue « borroméennement ». On a d'abord trois fils et le tricot des trois fils engendre ensuite le nœud borroméen (éventuellement avec des coupures et des coutures adéquates).

B. Définition par le haut. La connexité qui unit les trois points est première et c'est elle qui reste à l'œuvre dans la création de chacun de ces trois points exposés au départ. Chacun de ces points n'a d'existence que par la connexité de la structure générale, que par le « nœud borroméen », chaque point contient à lui seul toute la puissance créatrice du trois borroméen dont il est issu. À partir de là, le point générique du borroméen c'est *n'importe quel point* ; il est inhérent à chacun des points et ces différents points n'existent que comme point générique dans sa généralité. Tout comme à partir d'un petit bout de sphère (si petit soit-il), on peut reconstruire la sphère entière.

Dans la définition par le bas, c'est-à-dire extérieure au borroméen, je note trois points et un quatrième pour montrer qui les unit borroméennement en un temps second. La perspective est ensembliste et assembliste ; on suppose un certain nombre d'éléments qu'il faut agencer secondairement (par le point générique spécifique de l'ensemble borroméen). Elle suppose nécessairement quatre points (dont le point générique spécifique qui se présente comme supplémentaire) (cf. les espaces connectifs de Dugowson). Nous supposons trois catégories R, S, I. On peut tenter de définir ces dit-mensions chacune pour elle-même ; ainsi pour l'imaginaire, par des règles de transformations projectives ; pour le symbolique, par la métaphore et la métonymie ; pour le réel, par les différentes formes de l'impossible. Ce sont là des définitions apparemment non-borroméennes. Autrement dit, chacune des trois consistances peut (idéalement) consister par elle-même indépendamment des deux autres. Il est donc possible d'avoir R, S, I séparés, *partes extra partes*. À partir de là, le borroméen sera nécessairement une construction secondaire, qui implique des axiomes supplémentaires. La méthode et la clinique borroméennes *se rajoutent* à tout ce qui a précédé.

Du point de vue de la définition par le bas « A », on pouvait prolonger le propos et dire, avec Dugowson, les « espaces lacaniens » sont définis par comme espaces connectifs pouvant être représentés par entrelacs dans l'espace ambiant. Ce ne sont que des *représentations* des espaces connectifs. Ce qui suppose qu'on y perdrait quelque chose de fondamental.

La définition borroméenne du nœud borroméen (définition par le haut).

R, S, I sont d'emblée considérés comme borroméens ; ça fait partie de leur essence propre.

Au-delà de la théorie ensembliste, une catégorie (au sens mathématique du terme) suppose un ensemble d'objets et un ensemble de fonctions ou de transformations de ces objets. Les objets ne sont là que comme prétextes, matériels pour les transformations. Ces transformations se réduisent, pour notre question, à être les ruptures (les coupures) entre deux dit-mensions et la construction de la connexité optimiste.

De la théorie des catégories, on peut tirer des conclusions qui valent à l'intérieur de chaque dit-mension : ce n'est jamais tel objet qui compte, mais l'ensemble des transformations dont l'objet n'est que prétexte, support aidant l'imagination. Mais bien plus : on peut dire que chaque dit-mension n'est elle-même que pour la série des transformations qui lui sont spécifiques (c'est-à-dire des ruptures et la connexité propre à l'optimisme). Avec la définition borroméenne du nœud borroméen, on doit ajouter que ces transformations spécifiques à telle ou telle dit-mension impliquent intégralement La Structure (de toutes les dit-mensions), le nœud borroméen.

Du point de vue de A, la représentation de la structure par les « espaces lacaniens » (ou la topologie lacanienne) n'était qu'une illustration quelque peu maladroite. *Mais* du point de vue « B », la représentation ne permettrait-elle justement pas d'expliciter comment chaque point (je rappelle que le point tient ici lieu d'une consistance quelconque R, S, I) et chaque point *quel qu'il soit* est générique de la structure ?

Nous serions ainsi obligés de passer par la *représentation* dans la définition de chacun de points fondamentalement borroméens. Par contre-coup (comme nous l'avons vu à la fin de la première partie), le représentation insinue inévitablement une perspective … ensembliste, qu'il aurait fallu éviter.

Quelle est la représentation qui rendra compte de ce qu'il faut soutenir, de l'optimisme de la structure ? Comment représenter ? Notamment par l'espace et le temps.

Commençons par la définition d'un point comme compris entre deux ruptures qui s'inscrivent dans le temps.

Chaque point (rappelons que le point tient lieu de tout un réseau dit-mensionnel) est un continuum défini par une rupture (notée ici comme une flèche) à partir d'un point qui l'a précédé et une rupture (deuxième flèche) qui le suivra pour faire apparaître un autre point. Les flèches représentent un morphisme (ou une fonction) de la théorie des catégories.

$$. \rightarrow \quad \rightarrow .$$

(On peut y lire le schéma que j'ai proposé pour le phallus[1].) La première rupture masque un système oublié X_1 (noté comme barré). La deuxième rupture annonce un système pas encore là X_3 (noté entre parenthèses).

$$\cancel{X_1} \rightarrow \mathbf{X_2} \rightarrow (X_3)$$

(Il est loisible de représenter l'assemblage de X_1, X_2, X_3 par un entrecroisement de trois brins, par un triskel, X_1 passe au-dessus de X_2, X_2 passe au-dessus X_3, à condition d'y rajouter, optimisme oblige, X_3 passe au-dessus de X_1).

Exemple à propos du rêve pour définir l'imaginaire. L'imaginaire du rêve masque une rupture d'avec le réel du rêve complètement oublié (c'est pourquoi la métapsychologie commence par la question de l'oubli). De R barré à I, première rupture. Le réveil réalise une nouvelle rupture qui ouvre à l'association libre, au symbolique. De I à S entre parenthèses.

$$\cancel{R} \rightarrow \mathbf{I} \rightarrow (S)$$

(On pourrait éventuellement définir l'imaginaire à l'envers. La floculation du symbolique qui s'oublie au profit de l'imaginaire de la signification. La signification est alors en attente d'un réel qui la supplantera. Ces exemples ne sont là que pour illustrer une première approche du point).

Mais ça ne suffit pas, il faut encore soutenir *l'optimisme du borroméen*.

Autrement dit, pour qui a la foi, il y a un retour de l'oublié.

Comment définir les ruptures (les coupures) ?

Ou bien on les définit par rapport à *ce qui* est coupé et par rapport à *ce qui* est produit. Ce qui risque toujours d'être objectivant. Ou bien on les définit par rapport à l'*opération* effectuée par les ruptures. Ce qu'elles font c'est faire dis-paraître une dit-mension pour faire ap-paraître une autre dit-mension. Autrement dit, elles ne se situent que dans un morceau de temps (le coup du temps ou la bi-unité de Brouwer). Une rupture dans le sens progrédient peut être notée « + ». Une rupture dans le sens régrédient peut être notée « – ».

L'optimisme du symbolique nous dit qu'en avançant nous devons nécessairement retrouver ce que nous avons perdu dans le passé, non pas en ce qui concerne le contenu (et les objets, comme relatifs à une théorie des ensembles), mais en ce qui concerne les types de réseaux (comme ce serait le cas pour une théorie des catégories).

> 1. Une double rupture progrédiente amène au même résultat qu'une rupture régrédiente. Pourrait-on retrouver intégralement ce qui a été oublié ? Le dire oublié peut-il être retrouvé ? Une retrouvaille est sans doute possible, mais le caractère d'*oublié* insiste dans ce retour : « qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ». La lettre arrive toujours à sa destination.... qui est de rester oubliée, c'est là son fait. D'où l'oubli systématique des analyses ayant eu deux moments de rupture (cf. l'épilogue du petit Hans, « il ne pouvait se souvenir de rien » ; tout comme « on s'est réveillé par un rêve, on décide de l'analyser sans délai, on se rendort satisfait du résultat de ses efforts. Mais le lendemain matin et le rêve et l'analyse sont oubliés »).

[1] *La relance du phallus*, Erès 2008.

2. Une double rupture régrédiente amène au même résultat qu'une rupture progrédiente. À condition de remonter assez (deux fois), on peut avoir l'équivalent d'une rupture progrédiente.

Nous pouvons écrire : +.+ = — et -.- = +

Mais comment comprendre « +.- » et « -.+ » ?

Pouvons-nous les concevoir comme l'inverse l'un de l'autre et dire par exemple qu'« avancer puis reculer » c'est rester au même point ? Ou encore que « +.- = 0» et « -.+ = 0 » ? [2]

Pour ce qui est de nos dit-mensions, cela équivaudrait à dire qu'une régression s'annule par une progression et réciproquement. Il serait donc possible de définir telle dit-mension par l'annulation des ruptures où elle est concernée.

Une telle annulation voudrait dire qu'on peut revenir au même point à partir d'un double mouvement. Mais cette annulation rétroactive est précisément la mise entre parenthèses, l'annulation radicale de la signifiance elle-même, car un signifiant se définit justement comme différent de lui-même (ce que j'ai appelé « différence diachronique » par opposition à la différence synchronique de deux signifiants linguistiques, chien et chat par exemple).

Si on veut rester fidèle à la pratique du signifiant, toute en différence, on ne pourrait donc annuler simplement la coupure. Que veut donc dire l'apparente rétroaction qui semble l'annuler ?

Posons que toute rupture (régrédiente ou progrédiente) peut (doit) être décomposée :

- = +.+

+ = -.-

Il s'ensuit que « +.- » et « -.+ » peuvent être explicités par la décomposition de la première ou de la deuxième rupture respectivement en :

+.- = -.-.- ou = +.+.+

-.+ = +.+.+ ou = -.-.-

Que nous pouvons lire, très naïvement comme :

-.-.- = 0

+.+.+ = 0

Mais il n'y a pas de zéro ! Et le zéro doit donc toujours être interprété comme une suite de trois coupures de même direction temporelle.

Le soi-disant « rien » est essentiellement construit : il est un triple mouvement de ruptures progrédientes *ou* de ruptures régrédientes. L'identité d'une dit-mension avec elle-même, n'est

---

[2] À propos du 0, il s'agirait de remettre en question le sens de la « négation ». On partirait pour cela de Kant, notamment *l'Essai pour introduire le concept de grandeurs négatives en philosophie*, mais aussi la table du rien de la *Critique de la raison pure*.

pas égale à zéro, n'est pas évidente ; elle doit être construite à travers les trois ruptures par le fonctionnement de l'intégralité de La Structure.

Chaque réseau se définit par une rupture qui l'amène et une rupture qui le fait disparaître. Il se définit par + et par - : par +, il remplace le réseau qu'il surmonte, par -, il est remplacé par le réseau qui le surmonte :

$$\cancel{X_1} \rightarrow \mathbf{X_2} \rightarrow (X_3)$$

Dans la colonne « 2 », nous pouvons écrire « + » à la ligne « 1 » (ce qui veut dire que 2 surmonte ou remplace 1) et « – » à la ligne « 3 » (ce qui veut dire que 3 surmonte ou remplace 2). Pour fixer les idées, disons : le symbolique (2) surmonte l'imaginaire (1) et le symbolique (2) est surmonté par le réel (3). On pourra donner les définitions correspondantes de « 1 » et de « 3). Ces mêmes définitions peuvent être lues sur les lignes verticales.

	1	2	3
1	=?	+	-
2	-	=?	+
3	+	-	=?

Les « = ? » signifient la définition d'une consistance par elle-même. Cette définition est foncièrement problématique. Par définition, une consistance n'est pas égale à elle-même ; comme égale à elle-même, elle ne veut rien dire du tout. Elle ne peut exister que par La Structure dans son intégralité.

De La Structure ainsi exposée en un seul coup, en un seul tableau, on peut tirer quelques conséquences :

1. Aucun élément ne peut exister indépendamment de La Structure. C'est un non-sens de dire par exemple « nous sommes dans l'imaginaire et nous y restons », puisque l'imaginaire comme tel n'ex-siste que par deux ruptures respectivement d'avec le symbolique (oublié) et d'avec le réel (pas encore là). On ne peut jamais perdre cette double perspective.
2. Les chiffres 1,2 et 3 ne signifient rien en eux-mêmes et sont strictement équivalents.

3. Dans quelque réseau que ce soit, La Structure est une structure d'effacement. L'oubli persiste, même s'il se déplace comme le long d'un mur.
4. Il y a bien un ordre. Ce qui vient après la rupture n'est pas quelconque. Cet ordre n'est pas transitif. Ou plus exactement, il est transitif en changeant de sens, il est *antitransitif* : si $A<B$ et $B<C$, alors (contrairement à la transitivité bien ordonnée) $C<A$ (et non $A<C$). Cet ordre antitransitif bouleverse fondamentalement la logique classique où les réseaux s'emboîtent dans des patates ensemblistes.
5. On évitera systématiquement les allers-retours simples (+.-) qui donnent l'illusion de pouvoir entrer et sortir dans un réseau qui se définit par lui-même. Il faudra tout réduire à un certain nombre de régressions *ou* de progressions, sans jamais mêler les deux. Exemple ---- = ++. Autrement dit, il faudrait expliciter en fonction d'une seule direction cohérente (régressions *ou* progressions).

Cette Structure devra s'appliquer à l'ensemble théorique et pratique de la psychanalyse.

Christian Fierens

À suivre